M. GUILLAUME,

OU

LE VOYAGEUR INCONNU,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres, le 12 *Pluviose an* 8. 1er. *Février* 1800 (vieux style).

Par les Cens. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES, BOURGUEIL.

TROISIÈME ÉDITION.

Prix : un franc vingt centimes.

Quelque part que le sort le mène,
Il marche à l'immortalité.

Scène XXVIII.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 18;
Et le soir à la boutique, au Théâtre du Vaudeville.

An X. — (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
M^r. GUILLAUME.	*MM. Vertpré.*
MAURICE.	*Chapelle.*
HIPOLITE.	*Julien.*
M. DE FIERVILLE.	*Hipolite.*
GERMAIN.	*Lenoble.*
LAFLEUR.	*Carpentier.*
CÉCILE.	*Mad. Henry.*

La scène se passe chez Maurice.

M. GUILLAUME,

OU

LE VOYAGEUR INCONNU,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un jardin. A gauche du spectateur, s'élève un pavillon dont la porte donne sur la scène, et derrière lequel est la maison de Maurice : du côté opposé, vers le fond, on voit une grille qui est censée conduire au village : au lever de la toile, Hipolite arrive par cette grille, et, avant de parler, il jette les yeux du côté de la maison.

HIPOLITE *seul.*

CÉCILE vient de me faire dire qu'elle avoit à me parler en particulier, avant que j'entre chez son père.... Et c'est ici que je dois l'attendre.... Cela m'inquiète.... Se douteroit-on de quelque chose ?

AIR de *l'Opéra-Comique.*

Uni par un nœud clandestin
A l'objet qu'en secret j'adore,

Je m'applaudis de mon destin,
Et ne suis pas heureux encore.
Sur les devoirs et sur l'honneur,
Quels préjugés sont donc les nôtres !
Quoiqu'excusable au fond du cœur,
On ne l'est pas aux yeux des autres.

Quelle est ma situation ! Fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, depuis six mois j'habite ce village où je me suis donné pour un peintre, où, sous un nom supposé, j'ai épousé secrètement la fille du plus honnête homme, il est vrai, mais sans naissance et sans fortune. J'ai trompé ma femme, j'ai trompé son père, je trompe le mien qui me croit à Paris, d'où il reçoit des lettres que j'y fais passer, et qu'un ami lui envoie à Toulouse....

SCÈNE II.

HIPOLITE, CÉCILE.

AH ! vous voilà, mon ami !

HIPOLITE.

Qu'avez-vous, ma Cécile? comme vous paroissez agitée !

CÉCILE.

J'ai bien sujet de l'être. Mon père vient de

m'annoncer que le mari qu'il me destine sera ici dans huit jours.

HIPOLITE.

Dans huit jours!

CÉCILE.

Vous voyez donc bien qu'il nous est impossible de taire plus longtemps notre mariage; d'ailleurs, vous ne pouvez pas faire durer éternellement le portrait de mon père, et cependant vous n'avez pas d'autre prétexte pour venir ici tous les jours. Il est indispensable de parler.

HIPOLITE.

Quel moment!

CÉCILE.

Depuis longtemps nous l'avions prévu: il faut s'armer de courage. Quant à moi, quoi qu'il puisse arriver, mon cœur ne se repentira pas: vous connoissez les motifs qui m'ont déterminée.

HIPOLITE.

Et je ne les oublierai jamais.

CÉCILE.

Nous ne sommes pas très-riches, mais vous, vous n'avez que votre talent, vos pinceaux.

HIPOLITE *à part.*

Plût au ciel!

CÉCILE.

Ce n'étoit pas là un obstacle pour moi, mais c'en étoit un pour mon père.

HIPOLITE.

Comment oser avouer ? . . .

CÉCILE.

Si nous avions eu plus de temps, j'avois un projet.

HIPOLITE.

Lequel ?

CÉCILE.

C'étoit, au premier voyage de M. de Fierville, d'avoir recours à lui . . . .

HIPOLITE *à part.*

A mon père ! . . .

CÉCILE.

A ce conseiller au parlement de notre province, qui a dans ce canton des terres dont mon père est chargé de toucher les revenus, et qui, depuis qu'on reconstruit son château, loge chez nous, comme vous le savez, toutes les fois que ses affaires l'appellent dans ce pays-ci.

HIPOLITE.

Ce projet-là n'étoit pas bon.

CÉCILE.

Moi, je crois qu'il n'étoit pas mauvais, et même, si vous n'aviez pas été obligé de vous absenter pendant les trois jours que M. de Fierville a passés dernièrement ici, je vous aurois engagé à vous confier à lui.

HIPOLITE.

Je n'aurois jamais pu m'y résoudre.

CÉCILE.

Pourquoi donc? parce qu'on vous a dit qu'il avoit l'abord un peu difficile, qu'il étoit fier? C'est vrai, mais il aime qu'on ait besoin de son crédit; il peut tout sur l'esprit de mon père qui le craint et le ménage.... Écoutez donc, mon cher Hipolite...

HIPOLITE.

Quoi!

CÉCILE.

Si vous alliez le trouver?

HIPOLITE.

Oh! non, non.... il me recevroit mal.

CÉCILE.

Vous pourriez vous adresser à son fils.

HIPOLITE.

A son fils!.... il n'est pas à Toulouse.

CÉCILE.

Comment le savez-vous ? Est-ce que vous le connoissez ?

HIPOLITE.

Oui... un peu... j'ai fait son portrait.

CÉCILE.

Moi, je ne le connois pas, il n'est jamais venu ici.

HIPOLITE.

Ah ! il n'est jamais venu ici !

CÉCILE.

Non, mais on assure que c'est tout l'opposé du père.

HIPOLITE.

Air du *Vaudeville du Chapitre second.*

Fuyant et la ville et la cour,
Les grandeurs n'ont rien qui le tente ;
Ne respirant que pour l'amour,
Il aime une femme charmante ;
Esprit, beauté, graces, candeur,
Voilà pour lui le vrai mérite ;
Sa tendresse fait son bonheur,
C'est tout comme ton Hipolite.

CÉCILE.

Même air.

Mon ami, je voudrois aussi
Ressembler à la femme aimable
Dont tu viens de tracer ici
L'image la plus agréable.

Elle a sans doute plus d'attraits,
Sans doute elle a plus de mérite ;
Mais elle n'aimera jamais
Comme j'aime mon Hipolite.

HIPOLITE.

Qui ne cessera de vivre pour Cécile.

CÉCILE.

Je n'en doute pas, mais enfin il faut tout avouer et appaiser mon père.

HIPOLITE.

Il me vient une bien bonne idée : adressons-nous à M. Guillaume, ce respectable vieillard qui demeure chez vous depuis huit jours.

CÉCILE.

Il y a déjà demeuré l'an passé, lorsqu'il est venu de même prendre les eaux.

HIPOLITE.

Hier, j'ai dessiné des fleurs pour lui, il m'a témoigné de l'amitié.

CÉCILE.

Sa figure annonce la bonté, et pourtant je lui trouve quelque chose d'imposant.

HIPOLITE.

Mais, qui est-il ?

CÉCILE.

Je ne sais.

HIPOLITE.

Je ne le crois pas un homme ordinaire.

CÉCILE.

Ni moi.

HIPOLITE, *voyant Germain.*

Voici son domestique : faisons-le jaser, et sachons si nous pouvons nous ouvrir à son maître. (*Germain sort du pavillon et traverse la scène ; Cécile le retient.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

CÉCILE.

MONSIEUR Germain ! monsieur Germain !

GERMAIN.

Plaît-il, ma belle demoiselle .... Ah ! bonjour, monsieur Hipolite.

HIPOLITE.

Bonjour, monsieur Germain.

GERMAIN.

Vous êtes matinal aujourd'hui... Je vois bien que vous avez envie de finir enfin le portrait du papa Maurice.

HIPOLITE.

Ah ! il est bien avancé.

GERMAIN.

Je le crois, monsieur Maurice vous a donné tant de séances ! mais quoiqu'elles l'aient bien impatienté, il ne doit pas les regretter, car son portrait est ſrappant.

CÉCILE.

Monsieur votre maître est-il rentré ?

GERMAIN.

Ah ! bien oui, rentré ! Une fois qu'il est à courir la campagne, à faire sa promenade du matin, Dieu sait quand il rentre... Pour peu qu'il trouve à jaser avec quelque paysan, quelqu'enfant....

CÉCILE.

Il est vrai qu'il est bien affable.

GERMAIN.

Et pas mal causeur : quand nous sommes en route, savez-vous quelle est la première chose qu'il fait en arrivant dans une auberge ? il s'établit à la cuisine, écoute l'un, écoute l'autre, et ne s'en va que quand on le renvoie.

HIPOLITE.

C'est singulier pour un homme d'esprit.

GERMAIN.

C'est ce que je lui dis quelquefois : devinez ce

qu'il me répond... « Mon ami, je n'ai jamais con-
» versé avec les hommes les plus grossiers et les
» moins instruits, sans avoir appris quelque chose
» que je ne savois pas. »

HIPOLITE.

C'est une preuve qu'il sait beaucoup.

CÉCILE.

Et qu'il est plus qu'il ne paroît être.

GERMAIN.

Vous croyez ?

CÉCILE.

Avec cela, je lui trouve dans la figure, dans les manières, dans le langage, je ne sais quoi qui ne s'accorde pas avec sa façon d'être et la simplicité de ses habits .... Est-ce qu'il est toujours mis comme cela ?

GERMAIN.

Oui... la petite redingotte et la perruque ronde, voilà comme il aime à être vêtu.

HIPOLITE.

Je le crois riche, néanmoins.

GERMAIN.

Il le seroit, s'il vouloit.

CÉCILE.

S'il vouloit ?

GERMAIN.

Oui... il n'a pas d'ordre. Croiriez-vous que

je suis obligé de garder son argent ? et vous ne vous douteriez pas des tours qu'il me joue. Encore la veille de notre départ de Paris, je lui avois remis ce qu'il lui falloit pour sa dépense de tout le mois ; je lui avois compté la somme à dix heures du matin ; à midi, pas le sou : je me suis fâché, il m'a dit qu'il n'avoit pu faire autrement.

HIPOLITE.

Comment donc ?

GERMAIN.

Il avoit rencontré un indigent.

HIPOLITE.

Il est donc aussi bon que je le crois savant, j'ai vu chez lui de certains livres....

GERMAIN.

Oh ! il n'en manque pas.

CÉCILE.

Mais enfin, M. Germain, quel est-il votre maître ?

GERMAIN.

Ce qu'il est ?

Air : *la Fuite en Égypte jadis.*

Un jour, il est agriculteur,
Un jour, il est naturaliste,
Un jour, il est littérateur,
Un autre jour, grand publiciste ;

Et tous les jours il nous fait voir
Combien sa science est profonde ;
Et tous les jours, matin et soir,
C'est le meilleur homme du monde.

HIPOLITE.

Ainsi donc, si l'on avoit quelqu'affaire importante et qu'on eût besoin de conseils, on pourroit s'adresser à lui.

GERMAIN.

Il n'est pas plus avare de ses conseils que de son argent, et sans connoître l'affaire sur laquelle vous pourriez le consulter, je suis sûr qu'il en a arrangé de plus difficiles.

HIPOLITE.

Ah! c'est que....

GERMAIN.

Je vois ce que c'est. M. Hipolite est peintre, il ne seroit pas fâché que mon maître parlât de lui, le produisît dans le monde, lui procurât de l'ouvrage, les moyens de se faire connoître : c'est votre homme ; partout où il trouve le mérite réuni à l'honnêteté, on peut compter sur lui.

Même air que le précédent.

Il accueille les artisans,
Les chimistes, les botanistes ;

Les gens de lettres, les savans,
Et surtout, les jeunes artistes;
Il aime, il cherche le talent,
De son crédit il le seconde.

HIPOLITE.

Mais c'est donc un homme d'un rang....

GERMAIN.

C'est le meilleur homme du monde.

CÉCILE *à Hipolite.*

Mon ami, il paroît que son maître ne veut pas être connu, ne lui faisons pas commettre une indiscrétion.

GERMAIN.

Ah! ça, je vous quitte: pendant que je m'amuse à babiller avec vous, ma commission ne se fait pas.

CÉCILE.

Pardon de vous avoir arrêté. Si votre maître rentroit, il vous gronderoit peut-être?

GERMAIN.

Lui me gronder!... Ce seroit donc la première fois.... Il est vrai qu'il n'y a guère que quarante ans que je suis à son service. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

HIPOLITE, CÉCILE.

HIPOLITE.

CE Germain ne dit que ce qu'il veut dire : au reste, nous savons ce qui nous intéresse ; monsieur Guillaume est obligeant ; il n'y a pas de doute qu'il ne nous serve, et sûrement il obtiendra notre pardon.

CÉCILE.

Je le desire ; mais je ne suis point sans inquiétude.

HIPOLITE.

Rassure-toi.

DUO.

Air : *Non, non, ma mère.*

CÉCILE.	HIPOLITE.
Je crains mon père ;	Tu crains ton père.
Ah ! nous l'irriterons.	Je sens que nous l'attendrirons.
Jamais nous ne pourrons	Oui, crois que nous saurons
Appaiser sa colère.	Appaiser sa colère.

HIPOLITE.

Oh ! moi, j'espère,

CÉCILE.

Tromper mon père!
Point de pardon.

HIPOLITE.

Pourquoi douter de sa tendresse !

CÉCILE.

Que je m'en veux de ma foiblesse!
Ah ! dans mon cœur...

HIPOLITE.

Est ton pardon,
Il est si bon.

CÉCILE.

Ah! quand j'y pense....

HIPOLITE.

Ah! quand j'y pense....

CÉCILE.

Mon ami, je perds l'espérance;

HIPOLITE.

Ton ami garde l'espérance.

CÉCILE.

Hélas! je perds l'espérance.
Hélas!

(*Ensemble.*)

CÉCILE.

Je crains mon père, etc.

HIPOLITE.

Tu crains ton père, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

AH! vous voilà mon cher Hipolite! tant mieux: faites-moi compliment, faites compliment à ma fille: mon gendre arrive dans huit jours... Vous l'a-t-elle dit?

HIPOLITE.

Oui, monsieur.

MAURICE.

Mon ami, vous serez de la noce.

HIPOLITE.

Monsieur....

MAURICE.

Je prendrai une séance aujourd'hui, la bonne nouvelle que je viens d'apprendre me donnera.... vous savez bien.... cet air que vous aimez.

HIPOLITE.

Je suis à vos ordres.

MAURICE.

Je veux d'abord attendre M. Guillaume. Il va rentrer pour déjeûner; dès que je l'aurai vu, que

je saurai s'il a bien passé la nuit, je suis à vous. Mais pour Dieu, mon cher, si vous avez de l'amitié pour moi, que ce soit aujourd'hui ma dernière séance.

HIPOLITE.

Oh! papa Maurice, la dernière.... non.

MAURICE.

Comment! encore?....

HIPOLITE.

Pas plus de cinq ou six.

MAURICE.

Cinq ou six, morbleu!

CÉCILE.

Votre portrait en sera mieux.

HIPOLITE.

C'est que vous n'êtes pas aisé....

MAURICE.

Non, je ne suis pas aisé à attraper, mais... tu y mets le temps.

AIR : *Je brûle de voir ce Château.*

Il me fera mourir d'ennui :
Vois donc ma patience!
Je vais lui donner aujourd'hui
La vingtième séance :
Rien ne s'achève sous ses doigts,
Je n'ai pas un seul trait, je crois,
Qu'il n'ait fait et refait vingt fois.

Je reste là, comme une souche,
Et tandis qu'au nez il retouche, (*bis.*)
Il efface l'œil, ou la bouche.

HIPOLITE.

En peinture, c'est comme en poésie, il faut souvent effacer.

MAURICE.

Efface tant que tu voudras, c'est aujourd'hui la dernière fois que je te prête ma figure.

HIPOLITE.

Passe pour la figure, mais l'habit....

MAURICE.

Ah! mon habit, je te l'abandonne, c'est l'affaire de ton mannequin.

HIPOLITE.

Ainsi, voilà qui est dit.

MAURICE.

Oui, dans deux heures, ma dernière séance.

HIPOLITE.

Dans deux heures : j'ai donc le temps d'aller au village voisin, porter une lettre à la poste?

MAURICE.

Oh! à ton aise, je ne suis pas pressé.

CÉCILE, (*bas à Hipolite*).

Vous écrivez bien souvent à Paris!

HIPOLITE, (*bas à Cécile*).

Ces lettres-là ne doivent pas vous inquiéter.

SCÈNE VI.

MAURICE, CÉCILE.

MAURICE.

Il est aimable, ce garçon-là.... C'est dommage.

CÉCILE.

Comment ! dommage !

MAURICE.

Oui, qu'il soit si longtemps à faire ses portraits ; il ne doit rien gagner : je n'ai pas fait de prix avec lui, mais je ne pourrai jamais lui payer le temps qu'il m'a donné.

CÉCILE.

Oh ! il ne le regrette pas.

MAURICE.

C'est égal. J'en suis fâché pour toi.

CÉCILE.

Pour moi !

MAURICE.

Oui, pour toi : je voulois avoir ton portrait, et celui de mon gendre, mais ma foi...... Eh !

qu'as-tu donc? Tu es bien triste, à l'approche d'un mariage?

CÉCILE.

Mon père! un homme qu'on ne connoît pas!...

MAURICE.

Tu l'as vu ici.

CÉCILE.

Quelques instans, mais sais-je si son humeur, son caractère....

MAURICE.

Oh! bien oui: s'il falloit connoître tout cela...

CÉCILE.

Mais pourtant, mon père....

MAURICE.

Tiens, cela ne peut pas être autrement.

AIR: *Vaudeville de l'Opera-comique.*

L'hymen est un jeu de hasard,
Où, quand on nous trompe, ma chère,
Nous le savons toujours trop tard;
C'est contrariant, mais qu'y faire!
Il faut bien prendre son parti,
Puisqu'enfin fille qui s'engage
Ne peut bien juger son mari
Qu'après le mariage.

CÉCILE.

Voici M. Guillaume.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

BONJOUR, mon ami... Bonjour, belle Cécile.

MAURICE.

Vous êtes sorti de bonne heure, ce matin.

M. GUILLAUME.

J'ai été voir le lever du jour, à la campagne : j'y manque rarement.

MAURICE.

Vous aimez donc bien la campagne?

M. GUILLAUME.

Beaucoup.

MAURICE.

C'est étonnant, pour un Parisien.

M. GUILLAUME.

Quand on habite ordinairement la ville, on n'en sent que mieux le plaisir de vivre aux champs.

Air nouveau de Weickt.

Que l'aspect de la nature
Réjouit, élève une ame pure!
Oui, l'aspect de la nature,
Toujours beau,
Paroît toujours nouveau.

J'aime à voir de la jeunesse
Les travaux, les ris, et la tendresse.
La vieillesse
M'intéresse,
Par sa bonté,
Sa gaîté,
Sa santé.

(*Ensemble.*)

Que l'aspect de la nature, etc.

M. GUILLAUME.

J'ai donc pu te sentir encore,
Charme puissant
Du jour naissant!
Hélas! à Paris on t'ignore:
Jamais on ne t'y goûtera,
Car jamais on n'y voit l'aurore....
Que vers le soir... à l'Opera.

(*Ensemble.*)

Mais l'aspect de la nature, etc.

MAURICE *à Cécile.*

Va voir, ma fille, si l'on a préparé le déjeûner de M. Guillaume.

CÉCILE.

J'y vais.

M. GUILLAUME.

Que ce soit sur la terrasse, je vous en prie... pardon, mademoiselle. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GUILLAUME, MAURICE.

MAURICE.

Vous trouvez-vous toujours bien ici?

M. GUILLAUME.

A merveille; c'est une habitation charmante.

MAURICE.

Aussi, quand je me suis déterminé à céder aux personnes qui viennent prendre les eaux, ce pavillon qui m'étoit inutile, je me suis bien promis de choisir mes locataires, et je ne loue qu'à ceux que je connois bien.

M. GUILLAUME.

Et pourtant, vous ne savez pas qui je suis.

MAURICE.

Oh! vous, M. Guillaume! vous portez votre recommandation sur votre figure.

M. GUILLAUME.

Vous êtes bien obligeant.

SCÈNE IX.

Les mêmes, CÉCILE.

CÉCILE.

Votre déjeûner est prêt, monsieur.

M. GUILLAUME.

Je n'en suis pas fâché..... J'ai gagné de l'ap-

pétit..... Mademoiselle, quand le jeune peintre sera de retour, faites-moi le plaisir de me l'envoyer. (*à Maurice.*) Je viens de le rencontrer, il m'a demandé un moment d'entretien particulier.

MAURICE.

Si c'est pour faire votre portrait, je ne vous le conseille pas.

M. GUILLAUME.

Est-ce que le vôtre n'est pas encore fini ?

MAURICE.

Bah ! fini !... Est-ce qu'il finit rien !

M. GUILLAUME.

C'est qu'il se plaît à son ouvrage. (*Regardant Cécile.*) N'est-il pas vrai, Cécile ?

CÉCILE, *baissant les yeux.*

C'est qu'il veut que mon père soit bien ressemblant.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, c'est bien naturel...... Mon cher Maurice, vous venez déjeûner avec moi ?

MAURICE.

Volontiers.... Je n'osois pas vous le proposer.

(*Ils entrent dans le pavillon.*)

SCENE X.

CÉCILE (*seule*).

MONSIEUR Guillaume m'a presque fait rougir, en parlant d'Hipolite. Se douteroit-il de notre intelligence! Je n'en serois pas surprise, car mon Hipolite est bien indiscret, et je ne suis pas trop prudente.

AIR : *Vaud. de Chaulieu* (*de Wicht.*)

De bien cacher notre tendresse
En vain nous nous fîmes la loi;
Moi, de lui je parle sans cesse,
Lui, sans cesse il parle de moi. (*bis.*)
Sa main toujours cherche la mienne,
Toujours mes yeux cherchent ses yeux :
Est-ce ma faute, est-ce la sienne!
C'est la faute de tous les deux. (*bis.*)
De tous les deux.

Qu'il m'en coute! . . . Qu'il est cruel de feindre tous les jours, à chaque instant, avec un père sensible, et tendrement chéri!

AIR : *Vaudeville de la Piété filiale.*

Rien n'empoisonnoit mon bonheur,
Avant ce pénible mystère,
Combien alors les caresses d'un père
Avoient, pour moi, de prix et de douceur!
Aujourd'hui, mon cœur à leurs charmes
Voudroit pouvoir se refuser;
Car chaque fois qu'il me donne un baiser,
Je suis prête à verser des larmes.

SCENE XI.

CÉCILE, LAFLEUR (*en postillon*). Ensuite MAURICE.

LAFLEUR.

AIR: *De la Galopade.*

Sur un chéval
Infernal
Qui chope
Dès qu'il galope,
Cadébious! j'ai galopé
Qué j'en suis tout éclopé.
Si j'ai couru cé train-là,
C'est pour rémettre
Uné lettre
A monsieur votre papa....
(*Ici Maurice sort du pavillon.*)
Ah! le voilà. (*Remettant la lettre à Maurice.*)
La voilà.

MAURICE.

Une lettre?

LAFLEUR.

Dé M. dé Fierville dont j'ai l'honneur d'étre aujourd'hui lé courier.

MAURICE.

M. de Fierville!

LAFLEUR.

Il arrive.

MAURICE, *surpris.*

Il arrive ! Eh ! mon dieu, je ne l'attendois que dans un mois.... Quelle affaire l'amène ?

LAFLEUR.

Jé l'ignore, mais jé sais qué la soif, ellé mé talonne.

MAURICE.

Mon ami, allez à la cuisine.

LAFLEUR.

J'y cours, et dé-là, j'irai faire un pétit bout dé toilette.

SCÈNE XII.

MAURICE, CÉCILE.

MAURICE, (*lisant*).

« UNE affaire imprévue m'oblige, mon cher Mau-
» rice, de faire promptement un voyage à Paris ;
» je me détourne pour m'arrêter quelques jours
» chez vous, régler nos comptes, et toucher l'ar-
» gent que vous aurez pu tirer de mes fermiers :
» tenez-moi prêt le pavillon dans lequel j'ai cou-
» tume de loger : j'arriverai presqu'aussitôt que
» ma lettre. Je vous salue ».

CÉCILE.

Quant au pavillon, pour cette fois, il faudra bien qu'il s'en passe.

MAURICE, (*sans avoir entendu Cécile*).

Ordinairement, il me prévient quelques jours d'avance. Quel embaras.

CÉCILE.

Pourquoi, mon père?

MAURICE.

M. Guillaume va peut-être se formaliser.

CÉCILE.

De quoi?

MAURICE.

Je me vois forcé de le déloger.

CÉCILE.

Comment! vous le délogeriez? ce brave homme, pour qui vous avez tant d'estime, et qui a tant d'amitié pour vous!

MAURICE.

Que veux-tu que je fasse?

CÉCILE.

Loger ailleurs M. de Fierville.

MAURICE.

M. de Fierville! lui dont je fais les affaires, lui qui est conseiller au parlement de notre province! Ces gens-là peuvent beaucoup, et celui-ci qui est si

fier, qui a toujours habité ce pavillon, quand il est venu chez nous . . . Jamais, il ne me pardonneroit de l'avoir donné à un autre.

CÉCILE.

Ah ! mon père ! déplacer ce bon M. Guillaume.

MAURICE.

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Comme toi, cela me chagrine,
Mais, ne pouvant faire autrement,
A ce brave homme je destine
Moitié de mon appartement ;
Je vais ordonner qu'on l'aprête :
Car, dans un cas embarassant,
Il faut obliger l'homme honnête,
Et ménager l'homme puissant.

CÉCILE.

Même air.

Vous savez ce qu'il faut qu'on fasse,
Et vous agissez prudemment ;
Mais si j'étois à votre place,
Moi, j'agirois différemment ;
Sans que la crainte nous arrête,
Il seroit mieux, mon cœur le sent,
De tout faire pour l'homme honnête,
Sans songer à l'homme puissant.

MAURICE.

Mon enfant, je te sais gré de penser ainsi ; mais

l'expérience t'apprendra que dans le monde on ne peut pas toujours consulter son cœur.

CÉCILE.

Tant pis.

MAURICE.

Écoute, Cécile.

CÉCILE.

Mon père ?

MAURICE.

Tu vas aller trouver M. Guillaume.

CÉCILE.

Moi, mon père ?

MAURICE.

Oui, ma fille.... Tu lui diras.... tu lui diras d'abord.... que vu la circonstance... la nécessité... enfin, tu es gentille, toi, tu lui tourneras cela bien joliment.

CÉCILE.

Non, mon père, non, en vérité. Je n'aurai jamais le courage de lui faire ce compliment-là.

MAURICE.

Et pourquoi donc ?

CÉCILE.

Mais, mon père, il est bien plus naturel que ce soit vous qui lui en parliez; vous êtes le maître de la maison.

MAURICE.

C'est qu'une jeune fille a toujours une certaine grâce.. une certaine manière d'arranger les choses.. Le voici... reste avec moi, ma fille.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME, *en entrant.*

AIR : *Lestement quand on est jeune.*

VOTRE pavillon m'enchante :
C'est un séjour plein d'attraits :
Votre terrasse est charmante,
Sans cesse, j'y resterois.
L'air est si doux, si frais,
La vue en est si riante....
Aussi, moi, je m'y plais
Mieux que dans tous leurs palais.

CÉCILE.

Voilà mon père un peu embarassé......

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XIV.

MAURICE, M. GUILLAUME.

MAURICE.

Oui, je conviens que cette vue-là... au premier moment.... mais, à la longue, c'est bien monotone : toujours la même chose.... des prés, des bois, une rivière... on voit de ça partout.

M. GUILLAUME.

Ah ! que dites-vous ?

Même air que le précédent.

J'aime cette eau qui serpente,
En fécondant vos guérets,
Et cette masse imposante
De vos antiques forêts.
La nature, à grands traits,
S'y montre riche et puissante :
Aussi, là je me plais
Mieux que dans tous leurs palais.

MAURICE, *bas en se retournant.*

Dis donc, ma fille... Ah ! mon dieu ! elle est partie !... (*haut.*) Oui, j'entends bien... mais au rez-de-chaussée.... Les brouillards.... La prairie... Ne trouvez-vous pas que c'est bien humide ?

M. GUILLAUME.

Non.... je ne m'en suis pas aperçu.

MAURICE, *à part.*

Diable ! (*haut.*) Et puis, c'est bien isolé, surtout pour vous qui êtes toujours seul; vous devez vous ennuyer.

M. GUILLAUME.

AIR : *Du Vaudeville du Printems.*

Vous craignez que je ne m'ennuie;
Soyez tranquille sur ce point :
Dans ma solitude chérie
Deux amis ne me quittent point.
Cette société choisie
M'offre un charme toujours nouveau.
On est en bonne compagnie
Avec *Montaigne*, avec *Rousseau.*

MAURICE, *à part.*

Je ne parviendrai pas à l'en dégoûter, et cependant, le tems me presse : monsieur de Fierville peut arriver d'un moment à l'autre.

M. GUILLAUME.

Mais, qu'avez-vous donc, mon cher hôte? Je vous trouve un air inquiet, embarassé.

MAURICE.

Je le suis en effet, et beaucoup.

M. GUILLAUME.

Pourquoi donc?

MAURICE.

Tenez... vous êtes un brave homme, on peut vous parler.

M. GUILLAUME.

Que vous est-il arrivé ?

MAURICE.

Lisez. (*Il lui donne la lettre.*)

M. GUILLAUME, *regardant la signature.*

M. de Fierville !

MAURICE.

Un Conseiller au parlement de Toulouse.

M. GUILLAUME.

Ah ! (*Il lit la lettre.*)

MAURICE.

Un homme à qui j'ai des obligations, qui est puissant ; ces gens-là ne badinent pas ; ils ont de la morgue.

M. GUILLAUME.

Je le sais.

MAURICE.

Celui-là sur-tout, il en a... comme un Chancelier.

M. GUILLAUME.

La comparaison est flatteuse pour le Chancelier.

MAURICE.

Je ne pouvois pas prévoir.... Vous ne deviez

rester que quinze jours, je ne l'attendois que dans un mois...

M. GUILLAUME.

C'est donc là ce grand sujet d'inquiétude?

MAURICE.

C'est qu'il m'en coûtoit pour vous déplacer... et pourtant...

M. GUILLAUME.

Et pourtant, il faut que je déloge, n'est-ce pas?

MAURICE.

C'est qu'on ne peut rien refuser à ces gens-là.

M. GUILLAUME.

Sans doute, et M. Guillaume doit céder la place à monsieur le Conseiller au parlement de Toulouse.... Ah! je conçois à présent les brouillards, la rivière, l'humidité, la vue monotone...

MAURICE.

Que voulez-vous! On est bien en peine, parce que les égards, la politesse.....

M. GUILLAUME.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Quelles craintes étoient les vôtres!
Vous vous tourmentiez, et pourquoi?
Soyez poli pour tous les autres,
Je le veux bien; mais avec moi,

Aucun détour n'est légitime;
Je blâme tout déguisement,
Et c'est prouver que l'on m'estime
Que de me parler franchement.

MAURICE.

Aussi, je vous dis ce qui m'arrive, et vous entendez raison.

M. GUILLAUME.

Voilà pourquoi M. de Fierville aura la préférence.

MAURICE.

Oh! vous serez bien où je vous mettrai.

M. GUILLAUME.

Où vous voudrez, mon cher Maurice.

MAURICE.

Mais avant tout, il faut que je prépare le logement....

M. GUILLAUME.

De M. le Conseiller? c'est juste. Que je suis fâché que mon domestique soit sorti! il vous aideroit,... mais je puis vous aider moi-même.

MAURICE.

Non, non. Ma fille et moi, nous aurons bientôt arrangé tout cela. Nous allons passer par la petite cour... Es-tu là, ma fille?

CÉCILE, *du pavillon.*

Oui, mon père.

MAURICE, *à M. Guillaume.*

Je suis à vous, dans l'instant. (*Il entre dans le pavillon.*)

M. GUILLAUME *suivant Maurice.*

Mais, si vous vouliez..... cela seroit plutôt fait.

MAURICE.

Restez, vous dis-je. (*Hipolite arrive à l instant où M. Guillaume entre dans le pavillon, et l'arrête par son habit.*)

SCÈNE XV.

M. GUILLAUME, HIPOLITE.

HIPOLITE.

PARDON, monsieur : ce moment vous conviendroit-il pour l'entretien que vous avez eu la bonté de me promettre ?

M. GUILLAUME.

Volontiers, mon ami. Serois-je assez heureux pour vous être bon à quelque chose ?.... Vous soupirez !

HIPOLITE *embarassé.*

Ah! monsieur! j'ai besoin d'un appui; j'ai besoin de vos conseils.

M. GUILLAUME.

Parlez, mon ami, parlez.

HIPOLITE.

AIR: *Je t'aime tant (de Jadin).*

C'est l'aveu d'une grande erreur
Qu'à l'instant vous allez entendre;
Je viens pour vous ouvrir mon cœur,
Et je ne sais comment m'y prendre:
Mes yeux se baissent malgré moi...
Mais l'indulgence est dans les vôtres:
Moins on en a besoin pour soi,
Plus on en montre pour les autres.

M. GUILLAUME, *à part.*

Il y a ici de l'amourette, ou je me trompe fort. (*haut.*) Dites, jeune homme, dites; avec cet air honnête, vous ne pouvez avoir à vous reprocher que quelqu'étourderie de jeunesse, excusable, sans doute.

HIPOLITE.

Je suis plus coupable que vous ne croyez.

M. GUILLAUME.

Expliquez-vous.

HIPOLITE.

Air : *Oui ce qu'on dit par-tout d'Ismène.*

Cécile est jeune, elle est charmante;
Que d'appas elle réunit!
Son maintien, sa grâce touchante,
Tout en elle, attire, et séduit:
Tendre et sincère,
Cécile a su me plaire,
Hélas! sans le vouloir,
Presque sans le savoir.
Peut-être, j'aurois dû taire,
Et vaincre ma vive ardeur,
Mais, est-on maître de son cœur?

(*Ensemble.*)

M. GUILLAUME *à part.*	HIPOLITE.
La fille, à l'insu du père, Partage la vive ardeur; Mais, est-on maître de son cœur!	Peut-être, j'aurois dû taire, Et vaincre ma vive ardeur; Mais est-on maître de son cœur!

M. GUILLAUME.

Ainsi, vous aimez Cécile... Cécile vous aime, et, comme son père paroît avoir quelque confiance en moi, vous venez me prier de le faire consentir....

HIPOLITE.

Oui, monsieur,

M. GUILLAUME.

A ce que vous épousiez sa fille?

HIPOLITE.

Non, monsieur.

M. GUILLAUME.

Quoi! vous ne voulez pas l'épouser!

HIPOLITE.

Monsieur.... c'est une chose faite.

M. GUILLAUME.

Comment!

HIPOLITE.

Jugez de ma situation.....

M. GUILLAUME.

Sans l'aveu de son père!

HIPOLITE.

Et même, sans l'aveu du mien.

M. GUILLAUME.

Ah! jeune homme! sans l'aveu de votre père! Vous n'avez donc pas senti combien vous vous rendiez coupable, et quel avenir vous vous prépariez?

Air de Wicht.

Epoux imprudent! fils rebelle,
Vous aurez des enfans un jour;
A l'autorité paternelle
Vous prétendrez, à votre tour:

Mais, monsieur, ce pouvoir suprême,
Ce pouvoir, le plus saint de tous,
De quel droit l'exercerez-vous,
Quand vous l'avez bravé vous-même ?

HIPOLITE.

Ah! je connois toute l'étendue de ma faute.

M. GUILLAUME.

Coupable envers votre père, vous ne l'êtes pas moins envers le père de Cécile, envers elle-même que vous avez séduite, entraînée dans une démarche criminelle....

HIPOLITE.

Hélas! je ne le sens que trop, mais.... le mal est fait.

M. GUILLAUME.

Vous avez trompé la confiance d'un brave homme, violé tous les droits de l'hospitalité.

HIPOLITE.

Le mal est fait.

M. GUILLAUME, *à part.*

Il a raison, le mal est fait.

« Eh! mon ami, tire-moi de danger,
» Tu feras après ta harangue ».

Oh! bon *Lafontaine!* les vieux enfans aussi ont besoin des leçons de tes fables... (*A Hipolite.*) Mais pour contracter un mariage clandestin, quelles ont été vos raisons?

HIPOLITE.

La disproportion des fortunes....

M. GUILLAUME.

Quoi! vous seriez sans fortune, et l'intérêt!...

HIPOLITE.

Au contraire, je ne suis que trop riche : je ne suis pas peintre de profession, j'appartiens à une des premières familles de Toulouse.

M. GUILLAUME.

Et Cécile a pu consentir!

HIPOLITE.

Elle l'ignore; je ne suis qu'un peintre à ses yeux, comme aux yeux de son père.

M. GUILLAUME.

J'en suis bien aise pour elle, mais j'en suis bien fâché pour vous.

HIPOLITE.

Que voulez-vous? Conduit dans cette campagne par le hasard, l'amour m'y a retenu : j'ai vu Cécile, je l'ai aimée; si je m'etois fait connoître, Cécile ne m'auroit jamais écouté.

M. GUILLAUME.

Et si vos parens faisoient casser votre mariage?

HIPOLITE.

Jamais, monsieur, jamais. Ils peuvent me déshériter, me bannir de leur présence; mais rien ne pourra me séparer de ma femme.

M. GUILLAUME, *à part.*

Allons, malgré sa faute, il a le cœur honnête, et bon. (*A Hipolite.*) Mais, votre père, qui est-il?

HIPOLITE.

Il est conseiller au parlement de Toulouse.

M. GUILLAUME.

Conseiller au parlement....

(*On entend fredonner l'air : Un jour de cet automne.*)

HIPOLITE, *regardant dans la coulisse.*

Que vois-je! (*Il se sauve brusquement du côté opposé.*)

SCÈNE XVI.

M. GUILLAUME, *seul, ayant vu Hipolite se sauver.*

Eh! mais, qu'a-t-il?... (*se retournant de l'autre côté.*) Est-ce le domestique qui vient là-bas qui l'auroit fait fuir!... quelle idée!... Si c'étoit!... cela seroit singulier.

(*Le laquais entre, portant une valise.*)

SCÈNE XVII.

M. GUILLAUME, LAFLEUR.

LAFLEUR, chantant.

On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un......

M. GUILLAUME.

Mon ami, appartenez-vous à M. de Fierville?

LAFLEUR, *posant sa valise.*

Oui, monsur, j'ai cet honnur, et mon maître, il séra ici dans lé moment.

M. GUILLAUME.

Dites-moi, je vous prie, a-t-il un fils?

LAFLEUR.

Un fils unique.... joli garçon, cadédis!

M. GUILLAUME.

Arrive-t-il avec son père?

LAFLEUR.

Non, monsur, il est à Paris, ces jeunés gens, ils aiment mieux la capitale qué la province.

M. GUILLAUME.

Il est à Paris?

LAFLEUR.

Dans lé centre des plaisirs, dépuis six mois,

M. GUILLAUME.

Vous êtes sûr qu'il y est dans cet instant?

LAFLEUR.

Trés-sûr; il écrit tous les deux jours à monsur son père, qui a même réçu dé ses nouvelles, pas plus tard qu'hier.

M. GUILLAUME, *à part.*

Alors ce n'est pas cela... C'est cette livrée qui lui aura fait peur. Ce Conseiller peut le connoître... Au reste, cette affaire ne me paroît pas facile à arranger : voyons cependant mon nouveau logement, et faisons place à monsieur le Conseiller. (*A Lafleur.*) Mon ami, je vous remercie.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

LAFLEUR, *seul.*

MON ami! il est familier, lé particulier, et sur-tout extrêmément curiux : j'ai été bien bon dé lui répondre.... Mais, moi, jé suis poli pour tout lé monde; on né sait pas avec qui l'on peut être.

(*Il recharge sa valise.*)

SCÈNE XIX.

LAFLEUR, GERMAIN.

(*Lafleur est prêt d'entrer dans le pavillon, Germain paroît, et l'arrête.*)

GERMAIN.

Ou allez-vous donc, monsieur?

LAFLEUR.

Encore un questionnur! Jé vais où j'ai affaire.

GERMAIN.

Vous ne pouvez pas avoir affaire là-dedans.

LAFLEUR.

Ah! jé né puis pas avoir affaire où jé loge?

GERMAIN.

Vous vous trompez, c'est mon maître qui loge là.

LAFLEUR.

Votre maître! Et dépuis quand apparténez-vous à M. dé Fierville?

GERMAIN.

Je ne connois pas M. de Fierville : mon maître se nomme M. Guillaume.

LAFLEUR.

M. Guillaume! Est-cé lé marchand dé drap dé l'Avocat patélin?

GERMAIN.

Mon maître ne vend point de drap.

LAFLEUR.

Qu'il vende cé qu'il voudra, jé né m'en soucie guère. Mais, mon cher, savez-vous qui est M. dé Fierville ? cé n'est qu'un conseiller au parlément dé Toulouse.

GERMAIN.

Un conseiller !

LAFLEUR.

Dé la prémière des enquêtes, mon pétit... Non, cé n'est qué céla, et vous entendez bien qué votre M. Guillaume ....

GERMAIN, *à part.*

Si j'osois parler ! (*haut.*) Que votre maître soit ce qu'il voudra, le mien ne lui cédera pas la place, ni moi, à vous.

LAFLEUR.

C'est cé qu'il faudra voir, cadédis !

GERMAIN.

C'est ce que vous verrez, cadédis !

LAFLEUR.

AIR : *Des bourgeois de Chartres.*

Vous mé rompez la tête ;
Mon ami, taisez-vous ;
Dévénez plus honnête,
Ou craignez mon courroux :

La distance entré nous
Doit être mésurée ....

(*Il le toise, avec dédain.*)

Ça veut sur moi prendre lé pas,
Et lé faquin né porte pas
Seulément la livrée.

GERMAIN.

Il est vrai.

AIR : *De la ronde d'Anacréon.*

Je n'ai pas l'emploi magnifique
De grand laquais d'un conseiller;
Je suis le petit domestique
D'un modeste particulier;
Et certes, sans qu'on me l'explique,
Je sais, et n'oublîrai jamais,
Ce que le petit domestique
Doit de respect au grand laquais.

LAFLEUR.

A la bonne hure! (*A part.*) Cé qué c'est qué dé décliner ses titres!

GERMAIN, *à part.*

L'insolent coquin! .... S'il savoit que je suis valet-de-chambre! Il est bien dur quelquefois d'être obligé de cacher qui l'on est.

LAFLEUR.

Entrons (*Il s'achemine vers le pavillon.*)

GERMAIN.

AIR : *Courez vîte, prenez le patron.*

Je vous l'ai dit, monsieur le gascon,
Vous n'aurez pas notre pavillon.

LAFLEUR.

Lé gascon vous rédit, mon garçon,
Qu'il entré dans cé pavillon.

GERMAIN.

Non.

LAFLEUR.

Sandis! faisons trève à ces débats.

GERMAIN.

Vous n'entrerez pas.

LAFLEUR.

Oh! malgré toi...

GERMAIN.

Non, sur ma foi...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, M. DE FIERVILLE, MAURICE.

MAURICE.

Suite de l'air.

Eh! mon Dieu! quels cris! quelle rumeur?

M. DE FIERVILLE.

Qu'avez-vous, Lafleur?

MAURICE.

Pourquoi ce train,
Monsieur Germain ?
(*Ensemble.*)

GERMAIN.

Je ne suis pas un querelleur, mais
On ne m'en impose jamais ;
Contre un président je défendrois
Et mon maître et ses intérêts.

LAFLEUR.

Jé né suis pas un quéréleur, mais
On né m'en impose jamais ;
Contre lé grand turc jé défendrois
Et mon maître et ses intérêts.

M. DE FIERVILLE.

Paix.
De quoi s'agit-il ?

GERMAIN.

Il veut loger là.

LAFLEUR.

Il dit qu'il loge la.

MAURICE.

Je vois ce que c'est. M. Germain, vous ignorez que la chose est convenue avec votre maître. M. le conseiller va occuper ce pavillon.

GERMAIN.

Ah ! c'est différent.

LAFLEUR, *à Germain, en entrant dans le pavillon.*

Non, jé n'y logerai pas, pétit domestique.

SCÈNE XXI.

MAURICE, M. DÉ FIERVILLE, GERMAIN.

GERMAIN, *à part.*

HUM ! Nous prendre notre pavillon pour un conseiller de province !... Nous le méritons bien, avec notre *incognito.*

M. DE FIERVILLE.

Qu'elle espèce d'homme avez-vous mis dans mon appartement ?

MAURICE.

C'est un nommé M. Guillaume.

GERMAIN, *à part.*

Oui, M. Guillaume !

MAURICE.

Un honnête homme venu de Paris, depuis quelques jours....

M. DE FIERVILLE.

Venu de Paris, depuis quelques jours ?...

MAURICE.

Pour prendre les eaux ; mais dès qu'il a su l'arrivée de monsieur, il s'est empressé de lui céder la place.

M. DE FIERVILLE.

Oui ?.. c'est fort bien. Je veux le remercier de sa complaisance, et le féliciter de son savoir vivre. (*A Germain.*) Mon ami, allez dire à votre maître que je serai ravi de le voir, et que je l'attends.

GERMAIN.

Que vous l'attendez ? . . Oui, monsieur. (*A part.*) Il sera encore assez bon pour venir. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

M. DE FIERVILLE, MAURICE.

M. DE FIERVILLE.

Ainsi, mon cher Maurice, d'après ce que vous m'avez dit, je pourrai habiter mon château dans deux mois.

MAURICE.

Il sera en état de vous recevoir avant six semaines : je ne quitte pas les ouvriers.

M. DE FIERVILLE.

Je le sais, et je suis, en tout, très-satisfait du compte que vous venez de me rendre de mes affaires.

MAURICE.

Monsieur, je les arrange comme les miennes propres.

M. DE FIERVILLE.

Parlons-en un peu des vôtres : savez vous que votre fille devient bien jolie ?... Est-ce que vous ne songez pas à la marier ?

MAURICE.

Pardonnez-moi, son mariage est arrêté, et même, le futur doit arriver dans huit jours.

M. DE FIERVILLE.

Prenez garde au choix que vous faites.

MAURICE.

Oh ! c'est un bon parti ; un garçon de quarante ans.

M. DE FIERVILLE.

A la bonne heure. Est-il un peu riche ?

MAURICE.

Il est à son aise.

M. DE FIERVILLE.

C'est vous, sans doute, qui avez tout arrangé ?

MAURICE.

Oui, monsieur.

M. DE FIERVILLE.

On peut demander cela, car les enfans d'aujourd'hui.... quelles têtes !

MAURICE.

Oh ! ma fille n'a jamais fait que ce que j'ai voulu.

M. DE FIERVILLE.

C'est comme mon fils. J'espère que vous ne terminerez pas avant mon retour de Paris : je vous ferai l'honneur de signer au contrat, et de célébrer la noce dans mon château.

MAURICE.

Monsieur, c'est trop de bonté.

M. DE FIERVILLE.

Vous avez pris soin de le faire arranger; je veux que vous en ayiez l'étrenne... Je vous amènerai mon fils, vous serez bien aise de le connoître... c'est un aimable garçon... Je suis fâché de n'avoir pas pour lui un bon parti tout prêt, j'aurois fait les deux noces ensemble. Ah! ça, je vous charge d'ordonner la cérémonie de ma réception; vous connoissez l'usage accoutumé?

MAURICE.

Oui, monsieur... Les garçons sous les armes, les jeunes filles avec des bouquets....

M. DE FIERVILLE.

C'est celà.

AIR : *Du vaudeville de Tom-Jones.*

Tous mes vassaux seront dans l'avenue,
Et de l'instant qu'on me verra,
On fera feu; puis, sur ma bien-venue,
Mon bailly me haranguera.
Avec bonté je recevrai l'hommage:
Je n'y mets pas trop de valeur;
Mais j'aime à voir que mon village
Sait ce qu'il doit à son Seigneur.

MAURICE.

Voici M. Guillaume: je vous laisse avec lui, et je vais donner des ordres pour votre dîner.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

M. DE FIERVILLE, M. GUILLAUME.

M. DE FIERVILLE, *voyant arriver M. Guillaume.*

Oh ! oui.... c'est bien là une tournure de M. Guillaume...... Bonjour, mon cher monsieur.... approchez... approchez... couvrez-vous donc.

M. GUILLAUME.

On m'a dit, monsieur...

M. DE FIERVILLE.

Enchanté de faire votre connoissance, et de vous remercier de votre politesse; vous m'avez cédé ce pavillon de la meilleure grâce du monde, et....

M. GUILLAUME.

Monsieur, je n'avois garde d'y manquer.

M. DE FIERVILLE.

C'est étonnant, car on ne voit plus que des gens grossiers, sans respect, sans égard pour le rang, la qualité.

M. GUILLAUME.

Monsieur, je ne suis pas de ces gens-là.

M. DE FIERVILLE.

Non, vous connoissez les usages... Etez-vous au moins un peu bien où l'on vous a mis?

M. GUILLAUME.

Je ne me trouve mal nulle part, et je desire fort qu'il en soit de même de monsieur.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

Comment donc!... il s'exprime à merveille, cet homme-là.... Ce n'est pas du tout un sot.

M. GUILLAUME, *à part.*

On ne m'a pas trompé.... monsieur le Conseiller est assez impertinent.

M. DE FIERVILLE.

Vous arrivez de Paris, M. Guillaume? savez-vous des nouvelles? mon fils me mande...... mais vous ne devez pas savoir cela, vous.

M. GUILLAUME.

Quoi, monsieur?

M. DE FIERVILLE.

Il m'écrit que M. le maréchal de *Richelieu* quitte le gouvernement de Bordeaux.

M. GUILLAUME.

M. de *Richelieu!* je ne le crois pas, il me l'auroit dit.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

M. de *Richelieu* le lui auroit dit ! (*haut.*) Comment !... Vous êtes donc un peu répandu ?...

M. GUILLAUME.

Mais oui.

M. DE FIERVILLE.

Vous voyez donc des gens comme il faut ?

M. GUILLAUME.

Quelquefois.... (*Regardant M. de Fierville.*) pas toujours.

M. DE FIERVILLE.

Est-ce que vous sauriez, par hasard, si Madame la princesse de *Marsan* est à Paris ?

M. GUILLAUME.

Elle y étoit, il y a dix jours ; car, la veille de mon départ, j'ai dîné avec elle.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

Avec elle !.... (*haut.*) En ce cas, vous devez savoir si le bruit de la retraite de M. le Garde des Sceaux a quelque fondement.

M. GUILLAUME.

Je vous assure qu'il n'en est pas question.

M. DE FIERVILLE.

Vous me faites plaisir, car j'ai besoin de lui, et l'on m'a fait espérer une recommandation....

M. GUILLAUME.

Mais, moi-même, je puis vous recommander à lui.

M. DE FIERVILLE.

Quoi! monsieur, vous connoîtriez?...

M. GUILLAUME.

C'est mon cousin.

M. DE FIERVILLE.

Votre cousin! M. Guillaume! Vous seriez!...

M. GUILLAUME.

Je suis bien véritablement M. Guillaume, mais on ajoute ordinairement à ce nom celui de *Lamoignon-Malesherbes.*

M. DE FIERVILLE, *ôtant son chapeau.*

Monsieur de *Malesherbes!*.. Ah! monsieur.. je suis au désespoir....

M. GUILLAUME.

Couvrez-vous donc.

M. DE FIERVILLE.

Croyez que si j'avois su.... si j'avois pu prévoir.... Du moins, ce n'est pas moi que vous devez accuser.

M. GUILLAUME.

Je n'accuse personne, et d'ailleurs, c'est une chose si simple!

Air : *Vous devinez bien le reste.*

Déloger quelqu'un est un droit
Qu'ici bas, l'un l'autre, on s'arroge;
On est actif, on est adroit,
Et, tour à tour, on se déloge.
L'égoïsme, ce grand ressort,
Donne à tous la ruse ou l'audace;
On intrigue, on s'agite fort;
Mais, après maint et maint effort,
Chacun se retrouve à sa place.

M. DE FIERVILLE.

Ah! monsieur! je vous le répète.... j'étois loin de soupçonner.... Je vais vous faire rendre votre logement, vous verrez....

M. GUILLAUME.

J'ai vu que vous étiez un peu redouté dans cette maison, et c'est un malheur dont je vous plains.

M. DE FIERVILLE.

Croyez du moins....

M. GUILLAUME.

Laissons-cela : parlons de l'affaire qui vous appelle à Paris, et pour laquelle vous avez besoin du Garde des Sceaux.

M. DE FIERVILLE.

Eh! quoi! monsieur, vous auriez la bonté!...

M. GUILLAUME.

Si votre demande est juste, vous pouvez compter sur moi.

M. DE FIERVILLE.

C'est une affaire malheureuse : mon beau frère est au service ; il a été forcé de se battre, et.... je vais solliciter sa grâce.

M. GUILLAUME.

J'aimerois mieux vous être utile dans une affaire moins fâcheuse.

M. DE FIERVILLE.

Vous connoissez les lois de l'honneur.

M. GUILLAUME.

Air : *O ma tendre musette.*

Préjugé déplorable,
Qui fait, qu'en un instant,
Le même homme est coupable,
Et pourtant innocent !
Il faut bien qu'on pardonne.
Dans ce cas affligeant,
Puisque l'honneur ordonne
Ce que la loi défend.

M. DE FIERVILLE.

N'est-il pas vrai ?... voilà bien le langage de la philosophie, de la raison, de l'humanité. (*A part.*) Parbleu ! j'ai fait une heureuse rencontre..... Mon affaire est sûre.

M. GUILLAUME, *à part.*

Mais, ce Conseiller de Toulouse doit connoître le père de mon jeune homme! il me vient une idée.... (*haut.*) Monsieur, vous aussi, vous pourriez m'être utile.

M. DE FIERVILLE, *avec chaleur.*

Moi, monsieur!... Parlez, demandez, ordonnez.

M. GUILLAUME.

L'affaire est importante, et délicate.

M. DE FIERVILLE.

Comptez sur ma discrétion, et sur mon zèle.

M. GUILLAUME.

En deux mots voici le fait : Le fils d'un de vos confrères... un jeune étourdi a séduit et secrètement épousé....

M. DE FIERVILLE.

Ah! mon dieu!...

M. GUILLAUME.

La fille d'un homme estimable... d'un homme honnête.... de Maurice, enfin.

M. DE FIERVILLE.

De Maurice!

M. GUILLAUME.

Oui.

M. DE FIERVILLE.

Pauvre Maurice ! lui, qui, tout à l'heure, me parloit de la marier à un homme qu'il attend dans huit jours.

M. GUILLAUME.

Quel chagrin, quand il saura !...

M. DE FIERVILLE.

Et quel désagrément pour le père du jeune homme ! Aussi, aujourd'hui on élève si mal les enfans ! J'ai un fils, mais il n'auroit jamais fait une pareille équipée.... Le mariage est nul.... cependant, il faut une réparation, et nous ferons obtenir des dédommagemens considérables à la fille.

M. GUILLAUME.

En pareil cas, monsieur, je ne connois qu'une seule espèce de réparation.

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Quand, par son ardeur indiscrète,
Un amant se laisse égarer,
La faute que l'amour a faite,
L'hymen seul peut la réparer.
Dissoudre, comme illégitime,
Ce lien formé par le cœur,
Ce seroit punir la victime
Du crime de son séducteur.

M. DE FIERVILLE.

Vous avez raison, oui, vous avez raison, le séducteur est seul coupable... (*à part.*) Il faut dire comme lui, j'en ai besoin.

M. GUILLAUME.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne souffrira jamais qu'on lui enlève sa femme, et je ne puis que l'approuver : j'ai fort à cœur que ce mariage soit confirmé, tant par l'amitié que je porte à Maurice et à sa fille, que par respect pour les mœurs et la probité, trop souvent sacrifiés aux préjugés et à l'intérêt.

M. DE FIERVILLE.

Je suis bien de votre avis. Les mœurs, les préjugés.... et puis, si Maurice n'est pas gentilhomme, la moitié de nos conseillers ne le sont pas plus que lui. C'est un homme qui tient à une famille honnête; il est beau-frère de notre subdélégué, et cousin germain de notre sénéchal : il n'est pas riche, mais si le père du jeune homme....

M. GUILLAUME.

Le père du jeune homme jouit d'une grande fortune.

M. DE FIERVILLE.

Eh! bien, alors, son fils peut se passer d'une

femme riche, et, pour peu que le père soit raisonnable....

M. GUILLAUME.

Le sera-t-il?

M. DE FIERVILLE.

Voulez-vous que je lui écrive?

M. GUILLAUME.

Vous!

M. DE FIERVILLE.

Sans doute: il aimera peut-être mieux apprendre tout ceci par un de ses confrères, et puis, je lui parlerai... Entre nous, vous entendez bien que nous ne nous gênons pas.

M. GUILLAUME.

J'aime assez votre idée.

M. DE FIERVILLE.

Après cela, vous paroîtrez, et vous sentez qu'alors...

M. GUILLAUME.

Oui, je serai bien aise que vous me prépariez les voies... Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je ne sais pas le nom du conseiller auquel il faut écrire.

M. DE FIERVILLE.

Qu'importe le nom! je les connois tous. (*à part.*) Je me doute, à-peu-près...

(*haut.*) Au surplus, j'ai quelque crédit dans ma compagnie, et je me flatte que je n'écrirai pas en vain. Je vais toujours vous faire un petit projet de lettre, et, si vous en êtes content, il n'y aura plus que l'adresse à y mettre.

M. GUILLAUME.

Soit.

M. DE FIERVILLE, *à part, en s'en allant.*

Je soupçonne que ce pourroit bien être le fils de notre doyen; je le voudrois, car je ne l'aime guère. (*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XXIV.

M. GUILLAUME, *seul.*

Cet homme a quelques ridicules, mais, au fond, il pense assez bien; et si le père de notre étourdi ne tient pas plus à ses préjugés, l'affaire sera bientôt arrangée.

SCÈNE XXV.

M. GUILLAUME, HIPOLITE.

HIPOLITE.

Ah! monsieur! nous sommes perdus!

M. GUILLAUME.

Qu'avez-vous, mon ami?

HIPOLITE.

D'après l'espoir que vous m'aviez donné, de vous intéresser à nous, j'ai cru pouvoir enfin détromper Cécile, et lui faire connoître mon nom et ma famille; son père nous écoutoit, il a tout entendu... il sait tout... Le voici.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE.

AIR : *Lubin a la préférence.*

AH! d'un père inconsolable,
Vous savez le malheur;
Un vil suborneur,
Une fille trop coupable;
M'ôtent le repos, et l'honneur.

M. GUILLAUME.

Je vous plains, vous êtes père...
Mais calmez votre colère.

MAURICE.

Quoi se déguiser,
M'en imposer,
De ma confiance abuser!

M. GUILLAUME.

Tout n'est pas désespéré,
Le mal peut être réparé.

MAURICE.

En vain votre bonté l'espère.
Songez aux parens,
A l'orgueil des rangs :
Dédains, mépris,
Seront le prix
De ces liens proscrits.

HIPOLITE.

Proscrits! Jamais, j'en jure par l'honneur.

MAURICE, *vivement.*

Cela dépend-il de vous?

M. GUILLAUME.

Remettez-vous, Maurice, remettez-vous; écoutez-moi: j'ai lieu de croire que nous ferons entendre raison à la famille.

MAURICE.

Ah! monsieur! vous ne connoissez pas le père.

M. GUILLAUME.

Non, mais je vais avoir pour lui une bonne lettre de M. de Fierville.

MAURICE.

De M. de Fierville!

HIPOLITE.

Mon père!

M. GUILLAUME.

Son père!

MAURICE.

Oui, monsieur, il est fils de M. de Fierville.

M. GUILLAUME.

En voici bien d'une autre! je ne m'attendois pas à celui-là... Au reste... tant mieux.

MAURICE, HIPOLITE.

Comment! tant mieux!

M. GUILLAUME.

Je l'entends. (*bas à Hipolite.*) Allez chercher votre femme. (*Hipolite sort.*) Vous, Maurice, restez-là.

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, M. DE FIERVILLE.

M. DE FIERVILLE.

VOICI ma lettre dont je crois, monsieur, que vous serez content... Mon pauvre Maurice! je viens d'apprendre votre malheur, et je vous plains, mais vous allez voir en quels termes j'écris au père. (*A M. Guillaume.*) Voulez-vous bien entendre?... (*A Maurice.*) Écoutez, mon cher.

M. GUILLAUME.

Voyons.

M. DE FIERVILLE, *lisant.*

« C'est avec regret, monsieur, et cher confrère, » que je vais vous affliger, en vous instruisant » d'une faute que votre fils a commise. Sous un » nom supposé, il s'est introduit ici, chez un » homme estimable, dont il a secrètement, épousé » la fille. La jeune personne est aimable, jolie et » parfaitement bien élevée: le père est un ancien » militaire qui tient à une famille très-honnête. » A la vérité, il n'est pas noble, mais je suis sûr » que vous pensez trop bien pour qu'un préjugé » vous arrête, quand il s'agit de l'honneur d'une » famille respectable: il n'est pas riche; mais quel » plus bel usage pouvez-vous faire de votre for- » tune, que de l'employer à réparer les torts de » votre fils, en assurant son bonheur! Les jeunes » gens s'aiment éperduement, la violence seule » pourroit les séparer, et vous n'êtes pas homme » à user de ce moyen, toujours indigne d'un bon » père.

M. GUILLAUME.

Bien, cela.

M. DE FIERVILLE, *continuant.*

» Je n'ai plus qu'une considération à faire va- » loir auprès de vous, et ce ne sera sûrement pas » celle qui vous touchera le moins: un magistrat

» justement révéré, prend le plus vif intérêt à
» l'union de ces jeunes gens ; et ce magistrat,
» dont le nom seul est un éloge, c'est M. de
» *Malesherbes.* »

MAURICE.

Monsieur de *Malesherbes !*

M. DE FIERVILLE.

Lui-même.

(*Ici les jeunes gens paroissent.*)

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, HIPOLITE, CÉCILE.

MAURICE, *à M. Guillaume.*

QUOI ! c'est M. de *Malesherbes* que j'ai le bonheur de posséder chez moi !

CÉCILE, HIPOLITE, *dans le fond.*

Monsieur de *Malesherbes !*

M. DE FIERVILLE, *à Maurice.*

Vous voyez, mon ami, ce que je fais pour vous.

MAURICE, *à M. de Fierville.*

Monsieur, je suis confus...

M. DE FIERVILLE.

C'étoit une justice.

M. GUILLAUME.

On ne pouvoit pas écrire d'une manière plus pressante.

MAURICE, *à M. Guillaume.*

Que de bonté!

M. DE FIERVILLE, *à M. Guillaume.*

Je me flatte que le père ne résistera pas à une pareille lettre. (*Il la donne à M. Guillaume.*)

M. GUILLAUME, *prenant et pliant la lettre.*

Je l'espère, et le desire... Vous auriez pu dire aussi que j'appuierai, de tout mon crédit, l'avancement du jeune homme.

M. DE FIERVILLE.

Voulez-vous que je l'ajoute?

M. GUILLAUME.

Non, non, le père le saura.

M. DE FIERVILLE.

Il n'y a donc plus que l'adresse à mettre?

M. GUILLAUME, *la lui donnant.*

La voilà.... à son adresse.

M. DE FIERVILLE.

A son adresse!

M. GUILLAUME, *à Cécile, et Hipolite.*

Venez, mes enfans.

M. DE FIERVILLE, *se retournant.*

Mon fils! (*La lettre lui échape, Monsieur de Malesherbes la ramasse.*)

(*Cécile et Hipolite vont pour se jeter aux genoux de M. de Fierville. M. de Malesherbes arrête le jeune homme, et le mène à Maurice*)

CÉCILE, HIPOLITE.

AIR : *Un de ces jours mes moutons s'égarèrent.*

CÉCILE, *à M. de Fierville.*	HIPOLITE, *à Maurice.*
Ah! je sens bien que je suis trop coupable!	Ah! je sens bien que je suis trop coupable!
Mais nul espoir ne m'est-il donc permis?	Mais approuvez des nœuds que je chéris:
A vos regards ne puis-je être excusable,	Quand votre cœur me repousse, et m'accable,
Quand j'ignorois qu'il étoit votre fils!	Tout dit au mien que je suis votre fils!

HIPOLITE.

Mon père!

M. DE FIERVILLE.

Laissez-moi!... (*A M. de Malesherbes.*) Eh! quoi! monsieur... Vous, monsieur de *Malesherbes!* vous auriez surpris!...

M. GUILLAUME.

Il n'y a point ici de surprise: je n'ai su qu'il s'agissoit de monsieur votre fils, que pendant que vous écriviez cette lettre.

M. DE FIERVILLE.

Ah ! monsieur ! dans quelle situation vous m'avez mis !

M. GUILLAUME, *ouvrant la lettre.*

Qu'a-t-elle donc de si embarassant ?

M. DE FIERVILLE.

Mais, songez à l'inégalité des rangs....

M. GUILLAUME, *lisant froidement un passage de la lettre.*

« Vous pensez trop bien, pour qu'un préjugé
» vous arrête, quand il s'agit de l'honneur d'une
» famille respectable ».

M. DE FIERVILLE.

Une famille sans bien....

M. GUILLAUME, *lisant.*

« Quel plus bel usage pouvez-vous faire de
» votre fortune, que de l'employer à réparer les
» torts de votre fils, en assurant son bonheur ! »

M. DE FIERVILLE.

Ces mariages-là ne sont jamais heureux.

M. GUILLAUME., *lisant.*

« Les jeunes gens s'aiment éperduement ; la
» violence seule pourroit les séparer ; et vous
» n'êtes pas homme à user de ce moyen, tou-
» jours indigne d'un bon père ».

M. DE FIERVILLE.

Ah ! monsieur !...

M. GUILLAUME, *à M. de Fierville.*

Ce qui est écrit, est écrit....

HIPOLITE, *à part.*

Comment! mon père a écrit tout cela!

M. DE FIERVILLE.

Oui, mais je ne savois pas....

M. GUILLAUME.

Quoi! monsieur, vous conseilleriez à un autre ce que vous ne feriez pas vous-même?

M. DE FIERVILLE.

Non, assurément, mais c'est que....

M. GUILLAUME.

Croyez-moi, rendez-vous, de bonne grace: votre fils sera maître des requêtes; dans trois jours, je pars avec vous, pour Paris, j'arrange votre affaire, et nous allons ensuite célébrer la noce à *Malesherbes.*

M. DE FIERVILLE.

Comment vous refuser!... Touchez-là, Maurice, pardonnez à mon fils, j'embrasse ma fille.

Ensemble:

CÉCILE, *embrassant M. de Fierville.*

Mon père!

HIPOLITE, *embrassant Maurice.*

Mon père!

(*Les deux jeunes gens se précipitent dans les bras de M. Guillaume.*)

CÉCILE, *à M. de Malesherbes.*

Vous aussi, monsieur, vous êtes un père pour nous.

HIPOLITE.

Mon bonheur va m'être doublement cher, puisqu'il est l'ouvrage de M. de *Malesherbes.* Je reconnois bien là son cœur; toujours modeste, sensible et juste : au hameau, comme à la ville; partout, vous faites des heureux, partout, vous êtes le même, partout.... le vertueux *Malesherbes.*

Air nouveau de Wicht.

Le magistrat irréprochable,
L'ennemi constant des abus,
Le philosophe respectable,
L'ami des talens, des vertus,
Honorant la nature humaine
Par son austère probité,
Quelque part que le sort le mène,
Il marche à l'immortalité.

SCÈNE XXIX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES. LAFLEUR, GERMAIN.

(*Ils entrent, en se disputant.*)

LAFLEUR.

Mais, encore uné fois, jé té répété....

GERMAIN.

Je te répète, moi, que quand tu serois le valet

du Diable, ce ne seroit pas une raison pour être insolent.

MAURICE.

Comment, encore en querelle?

GERMAIN.

C'est ce monsieur, qui prend un ton....

M. GUILLAUME, *avec douceur.*

Allons, allons, Germain....

LAFLEUR.

C'ést cé maraud qui fait lé raisonnur.

M. DE FIERVILLE, *impérieusement à Lafleur.*

Taisez-vous, faquin, et respectez les gens de monsieur de *Malesherbes.*

LAFLEUR, *ôtant son chapeau.*

Dé monsur dé....

GERMAIN.

Non, ce n'est que ça.

LAFLEUR.

Pardon, M. dé Germain, mille pardons, jé né savois pas... J'ignorois... Jé vous jure, sur mon honnur, qué si j'avois pu prévoir....

GERMAIN.

C'est bon, mon ami... Mettez votre chapeau... Je vous pardonne, à cause de votre accent... Je vois qu'il n'y a plus d'*incognito*, Dieu merci.

VAUDEVILLE.

HIPOLITE.

Air nouveau de Wicht.

DANS nos bosquets, la simple violette,
A l'ombre se plaît à fleurir;
Elle se cache sous l'herbette,
Son parfum la fait découvrir, ... bis.
Tel est ce sage, au fond d'une campagne,
Il se cache sous le manteau;
Mais la vertu qui l'accompagne,
Trahit l'*incognito*. bis.

M. GUILLAUME.

Dans l'âge heureux, où l'on brûle de plaire,
Lise cède à de tendres vœux,
Et Lise, à l'insu de son père,
D'un doux hymen forme les nœuds. bis.
A le cacher, vainement la pauvrette
Met tous les jours un soin nouveau;
Bientôt la nature indiscrette
Trahit l'*incognito*. bis.

M. DE FIERVILLE.

Un important, dans son délire extrême,
En sa faveur bien prévenu,
Bouffi d'orgueil, plein de lui-même,
Du monde entier se croit connu. bis.
Avec fracas, un beau jour ce grand homme
Chez vous arrive *subito*;
On le voit, il parle, il se nomme....
Et reste *incognito*. bis.

MAURICE.

Quand il le veut, en bonne compagnie,
Un homme aimable, un homme instruit,
Par malice ou par modestie,
Peut bien nous cacher son esprit: bis.

Mais, pour le sot, en vain il se déguise,
Il n'est point pour lui de rideau :
D'un sot toujours quelque sotise
Trahit l'*incognito*. *bis.*

LAFLEUR.

Jé suis perdu parmi la valétaille;
Un maître, il mé nommé Laflur.
Cé nom né va pas à ma taille,
Et du destin c'est une errur : *bis.*
Jé né crois pas être un homme ordinaire,
Et mon vrai nom doit être beau;
Mais, en mé créant, mon cher père
Garda l'*incognito* *bis.*

GERMAIN.

Monsieur de Crac, reniant la Garonne,
Cache l'accent de son pays,
Et, voulant nous tromper, se donne
Pour un citoyen de Paris : *bis.*
Je suis, dit-il, natif de l'Estrapade;
Chacun tombe dans le panneau;
Mais bientôt, une gasconnade
Trahit l'*incognito*. *bis.*

CÉCILE, *au public.*

Que du Parterre un auteur soit victime,
Qu'on accueille mal ses couplets,
Il peut bien garder l'anonyme,
Au bruit déchirant des sifflets : *bis.*
Mais qu'à son gré la pièce se termine
Par un mélodieux *bravo*,
L'amour-propre qui le domine
Trahit l'*incognito*. *bis.*

(*Ensemble.*)

Mais qu'à son gré, etc.....

FIN.

De l'Imprimerie D'HACQUART, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.